

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

création

LITRORAL

texte et mise en scène

Wajdi Mouawad

7 – 18 juillet 2020

Littoral

texte et mise en scène **Wajdi Mouawad**
sur une idée originale de **Isabelle Leblanc** et **Wajdi Mouawad**

avec

Le père **Patrick Le Mauff**

Nour **Hatice Özer**

Joséphine **Julie Julien**

Simone **Hayet Darwich**

Chevaleresse Bérange **Jade Fortineau**

Amé **Darya Sheizaf**

Massi **Emmanuel Besnault**

Sabbé **Théodora Breux**

en alternance avec

Le père **Gilles David** de la Comédie-Française

Wilfrid **Maxime Le Gac-Olanié**

Joséphine **Lisa Perrio**

Simone **Lucie Digout**

Chevalier Guiromélan **Maxence Bod**

Amé **Yuriy Zavalnyouk**

Massi **Emmanuel Besnault**

Sabbé **Paul Toucang**

Musiciens **Pascal Humbert** et **Charles Segard-Noirclère**

assistanat à la mise en scène **Vanessa Bonnet**
musiques originales **Pascal Humbert** et **Charles Segard-Noirclère**

Littoral a été créé au Festival Théâtres des Amériques le 2 juin 1997 avec une équipe québécoise, en 2007 pour les travaux de sortie des élèves du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, et recréé dans une nouvelle version le 17 mars 2009 au Théâtre Forum Meyrin avec une équipe franco-québécoise afin de présenter la trilogie du *Sang des promesses* lors de la 63^e édition du Festival d'Avignon.

Littoral a paru aux éditions Actes Sud-Papiers en 2009 et l'année suivante dans la collection Babel.

remerciements à **Stéphanie Mazunya**, **Mohamed Bouadla**, **Simon Rembado** et **Pascal Sangla**

ÉTÉ 2020

Grand Théâtre

du 7 au 18 juillet, relâche les 12 et 14 juillet

mardi 7 et mercredi 8 à 20h30

jeudi 9 et vendredi 10 à 15h et 20h30

samedi 11 et lundi 13 à 20h30

du mercredi 15 au samedi 18 à 15h et 20h30

durée 2h45 environ

régie **Laurie Barrère** et **Muriel Dornic** régie son **Sylvère Caton**

régie lumière **Gilles Thomain** et **Stéphane Touche** technicienne lumière **Lison Foulou**
cintrier **Yann Leguern** habilleuses **Mélanie Joudiou** et **Laurence Le Coz**

production **La Colline – théâtre national**

La **Gamelle des chefs**, bar-restaurant solidaire de La Colline vous accueille en terrasse, en journée et en soirée, pour un verre, un plat sur place ou à emporter. La librairie **Libralire** est ouverte avant et après les représentations.

La double face du malheur

Nous nous habituons au malheur. Dans les plis de son tissu, dans les interstices de ses mailles, nous trouvons des joies et des plaisirs inattendus. C'est là un étrange paradoxe : aux malheurs les plus sombres, nous devons d'immenses bonheurs. Par exemple : sans la guerre civile qui a ravagé ma terre natale, je n'aurais pas eu les enfants que j'ai eus, n'aurais pas connu les amis que j'ai connus, n'aurais pas pu m'émanciper du monde rigide dans lequel je suis né pour découvrir le théâtre. À cette guerre meurtrière, au sang qu'elle a fait verser, aux violences fratricides qui l'ont emmaillée, je dois des événements majeurs, comme celui d'être aujourd'hui directeur de ce théâtre. Absurdité sans nom de la causalité.

Sans cette guerre, j'aurais bien sûr connu d'autres bonheurs, j'aurais peut-être eu d'autres enfants et sans doute aurais-je eu d'autres amis. Mais ces êtres-là resteront à jamais les fantômes d'une vie qui n'est pas advenue. Tous les exilés ont conscience de cette vie jumelle mort-née qu'ils portent comme certains portent l'embryon de leur jumeau qu'ils ont avalé lors de la gestation. Oui. Ceux qui ont vu leur vie balayée d'un point à un autre à cause d'un événement violent, porteront bien malgré eux, enfoui dans les profondeurs de leurs esprits, le deuil des enfants qu'ils n'auront pas eus et des amis qu'ils n'auront pas connus. Pour ces déracinés, *si* devient un adjectif à double tranchant : « *si* la guerre n'avait pas eu lieu... *si* j'étais resté au Liban, *si* j'avais continué à parler arabe, *si*, *si*... ».

Lorsque l'on doit autant de bonheur à un malheur immense, on peut alors choisir : soit de mettre un terme à sa propre raison en ne pensant plus à tout cela, en jetant ce *cela* aux orties du chemin, en signant un bail avec l'oubli, soit on fait le choix de naviguer à vue entre les

vagues, les ressacs et dans les limons d'une vie prise dans le tumulte des violences et des meurtrissures de l'Histoire. Ce second choix, bien qu'il soit extrêmement pénible, a l'avantage d'offrir des percées pleines de poésie. Toute la littérature s'ouvre d'un seul coup puisque tout écrivain est un exilé. Navigant sur une mer sombre, on peut dès lors faire une boussole de ces vers du poète Robert Davreu *La perte sera tout : la douleur et la joie*, on peut s'armer de deux ou trois convictions et avancer dans les brûlures de la mémoire. Si se souvenir fait mal, faire de l'écriture un laboratoire pour recoudre les parcelles déchirées des événements permet d'écraser le chagrin. Usant des mots, on peut alors, sur la scène d'un théâtre, avec trois fois rien, faire se rencontrer des époques qui ne peuvent pas se rencontrer et donner parole aux fantômes.

C'est dans cet état de sensibilité, d'ébranlement, que l'ensemble des comédiens de ce spectacle ont accepté de signer un pacte entre eux pour être en mesure de recommencer à répéter. Désirant simplement faire quelque chose qui ait un sens, dans un temps imparti assez court, nous nous sommes tournés vers ce texte, parce qu'il nous a semblé être le plus à même d'exprimer ce que nous voulions exprimer, avec lui que nous voulions, du moins, rouvrir La Colline.

Inutile de dire combien tout cela n'était pas prévu. Aujourd'hui, il était prévu que La Colline soit fermée. J'étais moi-même tellement convaincu que jamais je ne reviendrais vers ces textes écrits il y a plus de vingt ans. Pour quoi faire ? Mais il arrive toujours du côté d'où on l'attend le moins, le pas tranquille de l'ange, et il faut parfois écouter ce qui se présente. La vie se rit de nous et le mieux que l'on puisse faire est de rire avec elle, du moins ne pas faire preuve de trop de susceptibilité. Que le présent soit donc devenu instable, c'est là une réalité qu'il nous faut apprendre à aimer.

Bien plus, il serait souhaitable de s'interroger sur la stabilité qui, jusqu'au mois de mars dernier, était la nôtre, et se demander si elle ne relevait pas d'une certaine monstruosité. Redevenir humble face à l'avenir. Ne pas trop présumer de lui, faire avec ce que nous avons sous la main et retrouver ce qui fait la particularité du théâtre. Toute projection est devenue pour le moins hasardeuse. Qui saurait dire si nous arriverons au bout de cette série de représentations ? Qui saurait dire ce qui nous attend à l'automne ? Qui pour nommer les mots de notre époque ? Qui pour théoriser le « *hui* » du aujourd'hui sans une certaine honte ? Et l'on peut bien s'amuser à gloser interminablement sur les raisons d'être du théâtre, on peut s'écharper sur ce qu'il devrait être et ce qu'il ne devrait plus être, se réclamer d'une esthétique ou d'une autre, le considérer élitiste ou populaire, le prétendre politique ou non, on peut le cerner, l'entourer de mots, on peut se prévaloir avec lui d'une intimité particulière, on peut l'aimer ou le détester, on peut le mépriser, le voir comme un art ancien, dépassé, on peut le moquer ou le désirer, au fond, quelle importance lorsque quelques personnes, pour ne pas être noyées par le défaitisme, l'ennui et la nausée, se distribuent un texte et se mettent à le faire chacun sien, devant quelques personnes assemblées pour les écouter ? Qu'est-ce que le savoir face à l'incarnation ? Qu'est-ce que la compréhension devant l'expérience du plateau ? Quand nos sociétés développées se réclament d'une individualisation du rapport à l'art, voilà tout à coup, parce que portés par la même expérience, nous faisons tous ensemble *un ensemble*. Pour quelques temps, certains mots, certains spectacles, seront entendus et vus, à l'aune de l'expérience que nous avons traversée ces derniers mois. Qu'est-ce que le théâtre doit faire avec cela ? À cette question, il est sans doute trop tôt pour répondre, mais nous pouvons être certains d'une chose : jamais cet art simple qu'est le théâtre, (quelqu'un raconte pendant qu'un autre l'écoute) ne trouve autant sa force que dans les périodes de désarroi collectif. Comme si ce n'est que dans la frayeur

de la tribu que l'art de la parole trouve son espace et sa forme la plus puissante, faisant de sorte que l'on entre dans le spectacle comme à l'intérieur d'un diamant dont les multiples facettes, faites de mots, d'images, de sensations, permettent à chacun de se regarder à nouveau par le prisme de l'acteur. C'est donc avec la conviction de l'acteur, que nous sommes aujourd'hui, très heureux de rouvrir notre théâtre.

—
Wajdi Mouawad,
le 6 juillet 2020

*On a tous besoin
d'un miracle.*

—

Littoral